



Angoisse esquivée, émancipation différée

A l'adolescence, l'Autre défaillant et la rencontre avec le sexuel sont deux chocs importants. Bien qu'entouré de semblables et de référents adultes, le sujet est néanmoins seul face à un désir envahissant et face à l'inconsistance de l'Autre parental manquant lui aussi. Le sujet peut alors s'interroger sur ce qui le soutient : Qui suis-je ? Qu'est-ce que je désire ? pris dans les filets de Qu'est-ce que l'Autre attend de moi ? Ce n'est pas sans générer quelques angoisses. Je reçois régulièrement de jeunes adultes qui viennent suite à une rupture et/ou à la fin de leurs études. Chacun est singulier dans la manière dont il le vit, mais ce sont pour certains leurs points communs qui ont retenu mon attention. Ils disent qu'ils sont pour la première fois, tristes et seuls. Ils ont des angoisses, des crises de paniques : le ventre se tord, le cœur et la respiration s'accélèrent, des sensations de malaise viennent et repartent sans qu'ils ne sachent ni pourquoi ni comment. Au départ pour ces patients l'angoisse prime, puis au fil des séances un questionnement émerge ainsi qu'un retour sur ce qu'ils ont vécu. Jusqu'ici ils avaient plus ou moins réussi à éviter la confrontation avec les questions existentielles, ils se sont *laissés porter*, investis dans les études sans trop de difficultés, ils sont restés en couple avec la même personne. « Je suis en couple » « je veux être infirmier, ingénieur » des affirmations sans questions en guise d'identité, qui semblaient les tenir plus ou moins¹. Avec comme bénéfice majeur de répondre à la commande parentale : être un étudiant sérieux sans conduites à risques. A la rupture, quand les études se terminent, que les parents sont désormais impuissants, il se produit une coupure qui peut former un trou vertigineux, un épisode déréalisant, chez les névrosés aussi. Ces jeunes adultes se confrontent au doute et à l'angoisse qui jusque-là semblent avoir été mis à l'écart. Je cite un patient : « Tout roulait, les études sans trop travailler, les copains, les copines, les jeux vidéo. Bizarrement, je crois que les angoisses sont apparues quand j'ai commencé à vraiment m'intéresser à ce que je faisais ». Il est sous

¹ Je fais une parenthèse sur la psychose : l'angoisse et ses éprouvés corporels peuvent être vécus comme d'étranges phénomènes imposés. En couple, la séparation peut être vécue littéralement comme une déchirure. Quant à l'obtention d'un diplôme, il est le signe de la fin d'un cycle, l'arrivée à un sommet qui peut faire chuter. L'affirmation « je veux être ingénieur » est un costume qui lorsqu'il se change en « je suis ingénieur » devient parfois trop grand, il ne tient plus le sujet, il s'agit alors de trouver comment le rapiécer ou comment trouver un nouveau costume.



pilote automatique et l'angoisse apparaît quand la question de son désir pointe. Une patiente : « Je ne sais plus ce qu'est ma vie. Ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Je veux retourner au temps où je ne me posais pas de question où je vivais à 100% ».

Il semble pourtant que c'est maintenant que le sujet est en *manque de manque* (c'est-à-dire qu'il manque d'un manque producteur de désir) qu'il fait émerger, par défaut, la question de son désir. C'est un appel au manque qui offre la possibilité au sujet de s'interroger sur son désir et de trouver sa place singulière alors que « vivre à 100% » signifie être absent à son désir. Avant de revenir à cette clinique, faisons un détour par Thomas Jolly, metteur-en-scène et directeur artistique (entre autres) de la cérémonie d'ouverture des JO 2024. Dès ses quatre ans, il voulait être comédien (les vocations précoces sont, d'une manière ou d'une autre, greffe du désir parental), il apprend avec les plus grands notamment Stanislas Nordey, son mentor². Il vivait à 100% jusqu'à ses 24 ans lorsqu'il termine sa formation. Là, il y a une coupure, plus de cours, pas de proposition de rôle³. Il traverse alors une crise profonde et « retrouve deux nouveaux compagnons : la solitude et l'inactivité⁴ ». Cela sonne comme une bizarrerie soit on retrouve d'anciens compagnons ou on en découvre de nouveaux. Mais peut-être que *la solitude et l'inactivité (la passivité liée à la dépendance à l'Autre)* sont d'anciens compagnons à l'origine même du sujet, de ce fait ils sont éternellement retrouvés mais aussi à chaque fois nouveaux dans la manière dont le sujet y est confronté. A la fin de sa formation S. Nordey lui dit : « Je t'ai regardé travailler mais je ne sais toujours pas qui tu es. » T. Jolly en a été terriblement blessé. Plus tard, il dira : « Est-ce que c'était un coup de génie pédagogique pour que je trouve la force de faire mon propre chemin ou vraiment une maladresse ? On n'en saura jamais rien⁵ ». Il y a la volonté de maintenir S. Nordey comme sujet supposé savoir, sans

² Il est revenu longuement sur son parcours lors d'une rencontre au théâtre du Rond-Point lors des *dialogues avec...* organisés par Télérama au théâtre du Rond-Point, le 10 octobre 2023, disponible sur YouTube https://youtu.be/acPLFHshO2Q?si=qJ_NAQb_50zAMTO2

³ Un comédien dépend toujours du désir d'un autre qui souhaite le faire jouer. Tant qu'on est désiré ça va...l'angoisse surgit quand ce n'est plus le cas.

⁴ des *dialogues avec...* organisés par Télérama au théâtre du Rond-Point, le 10 octobre 2023, disponible sur https://youtu.be/acPLFHshO2Q?si=qJ_NAQb_50zAMTO2

⁵ «Est-ce que c'était un coup de génie pédagogique de me mettre très en colère pour que je reparte bien énervé et que je trouve la force de faire mon propre chemin ou est-ce que c'était vraiment une maladresse ? ».



être totalement dupe : l'Autre soumis également à la castration fait ce qu'il peut. La blessure de la coupure est, sans doute, plus ou moins profonde en fonction du degré de croyance que le sujet a, d'être défini par son mentor. Je cite Lacan : « Il n'y a dans l'Autre aucun signifiant qui puisse dans l'occasion répondre de ce que je suis. ⁶ ». ⁷ Suite à ce moment de sidération, d'angoisses et de colère mêlées, T. Jolly décide de devenir metteur-en-scène et crée sa compagnie : « La piccola familia ». Il dira : « J'ai commencé par un échec⁸ ». Commencé quoi ? À être sujet ? Ces décisions déterminantes prises à la suite de ce temps de coupure imposé semblent confirmer un processus de subjectivation qui mène ici à l'acte plutôt qu'au passage à l'acte. Après avoir vu avec T. Jolly, l'esquive de l'angoisse *par la vocation*, abordons-la sous une autre forme. J'ai reçu plusieurs patients qui se sont mis en couple jeune. Ces couples se développent au sein du giron familial. La « pièce rapportée » est adoptée comme un enfant supplémentaire. Être en couple n'est pas ici facteur d'émancipation au contraire cela s'inscrit dans une continuité sans coupure. Le petit couple peut par la suite partir étudier ensemble ce qui reporte ce moment initiatique de séparation qui va se révéler au moment de la rupture. Paradoxalement, le fait d'être en couple pendant la durée du lycée peut être une tentative d'éviter le bouleversement sexuel⁹. Plus qu'un amant, l'autre est un partenaire pour affronter les épreuves de l'adolescence : celles liées aux parents donc, mais également aux groupes (seul, on doit faire sa place, en couple on fait bloc) ou encore celles liées à la répétition des

⁶ J. Lacan, Le séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation, Paris, Editions de la Martinière, 2013, p.354.

⁷ Bruno Geneste a partagé une anecdote similaire dans le champ musical, celle de la rencontre du bassiste Marcus Miller tout jeune avec Miles Davis. Ce dernier l'embauche pour un morceau. Marcus Miller, déjà virtuose, lui montre ce qu'il sait faire. Miles Davis l'arrête et lui demande de s'en tenir à faire un La. Le jeune homme s'exécute mais très rapidement, Miles Davis lui dit : « Tu ne sais donc faire qu'un La? ». Marcus Miller rapportera que cette phrase a tout changé pour lui et lui a permis de trouver véritablement son style.

⁸ *Dialogues avec...* organisés par Télérama au théâtre du Rond-Point, le 10 octobre 2023, disponible sur https://youtu.be/acPLFHshO2Q?si=qJ_NAQb_50zAMTO2

⁹ La rencontre du sexuel à l'adolescence, c'est être seul face à quelque chose de mal apprivoisé, mal maîtrisé, qui pousse à l'intérieur mais qui pourtant se présente comme venu de l'extérieur (à l'instar de l'érection du petit Hans). Le sujet est assiégé par un désir énigmatique auquel s'ajoute celui du partenaire : que me veut-il ? Qu'attend-t-il de moi ? Me désire-t-il ? Vais-je être à la hauteur ? Je cite une patiente : « Quand je vais coucher avec un garçon, j'ai peur que mon désir monte trop vite, parce que je ne me reconnais plus, je suis comme dépossédée de mon corps. J'ai peur aussi de ce que je provoque chez le garçon, je sais que mon désir lui fait de l'effet. »



relations amoureuses¹⁰. Autant d'expériences de subjectivation qui permettent d'appivoiser sa solitude et son désir. Lorsque les études et le couple ont servi de joker à ce parcours initiatique, la chute est souvent brutale et douloureuse. Dans cette histoire d'angoisse esquivée, on pourrait dire que le sujet se met sous l'aile d'un autre (les parents, un mentor, un amoureux) un grand Autre non barré à qui l'on prête un savoir piloter, auquel on s'abandonne afin d'esquiver la question de son désir. Au pied du mur, avec sa structure et ses ressources, ce temps angoissant va devenir le préambule à un franchissement : parfois une décompensation ou tant bien que mal une place de sujet. Rencontrer un analyste à ce moment-là peut s'avérer crucial.

¹⁰ la surprise renouvelée de son désir, de celui que l'on peut susciter, les accommodements et compromis qui en résultent, les risques du rejet et de la séparation.